



*« CHRONIQUES
DE LA SANGHA »
Bernard DENIS*

Une région chassant l'autre, je me retrouvais, de 1971 à 1973, entraîné dans l'aventure de la Sangha. Elle dura un an pour sa préparation et un an sur le terrain, sans oublier une bonne dizaine de mois de rédaction de rapports et de fabrication de cartes.

Il s'agissait de dresser l'inventaire humain et des sols d'une zone du Nord Congo - frontalière avec le Cameroun - afin d'installer des plantations villageoises et industrielles de cacaoyers.

Au départ l'équipe était composée de trois pédologues (Rémi Jamet, Michel Fremaux et Bernard Denis, auquel s'est joint par la suite notre collègue « centrafricain » Marc Cheval), d'un géographe (Bernard Guillot) et d'un sociologue (Georges Dupré). Se sont greffés sur ce programme, du fait de bases de travail bien équipées, des phytopathologistes et des entomologistes médicaux en poste à Brazzaville.

Notre premier campement fut choisi - au cours d'une première mission que l'auteur a réalisée au cours de l'année 1971 - à Fort-Soufflay, avant-dernier village de la route la plus au Nord-Est de cette région administrative. Nous étions au bord de la Ngoko, affluent de la rivière Sangha et frontière naturelle avec le Cameroun. La forêt primaire nous entourait de tous côtés et semblait nous écraser de sa masse... et de ses bruits nocturnes. Nous nous sentions petits, tout petits... Dans cette zone de travail se trouvent de nombreux gorilles, des panthères, de nombreuses antilopes sans oublier tous les êtres vivants de taille moindre mais qui n'en sont pas moins très actifs. C'est aussi la région des pygmées dont on pouvait rencontrer plusieurs villages ; ces pygmées, êtres vivants tolérés par les autres ethnies, étaient considérés par elles comme des « sous-hommes ». Pourtant nous avons fait l'expérience du contraire au cours de notre mission en cette forêt équatoriale primaire (que les botanistes me pardonnent si ce terme n'a pas le même sens pour eux que pour nous, pauvres néophytes en la matière). Un exemple en sera donné plus loin

Nous étions à quatre heures de route de Ouesso, petite ville et capitale administrative de la région, ou à quatre heures de « zodiac » si on empruntait la voie fluviale. De là, il fallait deux heures pour regagner Brazzaville par voie aérienne, quand il y avait un avion. Heureusement, nous avions une liaison radio journalière de 5 minutes avec le Centre Orstom pour ne pas nous sentir trop isolés et pouvoir faire monter éventuellement, par avion puis par la route, nourritures, pièces de véhicules et matériel de travail.

Voilà le décor planté pour les six premiers mois de notre mission. C'est dans ce cadre que se sont déroulés de nombreux événements. Je vais en extraire trois et vous les narrer sous forme de scénettes de notre vie dans la Sangha.

*Comment on se voit obligé de traverser une prairie flottante
après avoir escaladé trois collines abruptes*

Notre travail de prospection et de recensement des sols se déroulait de chaque côté de la route sur une dizaine de km de profondeur. Pour pénétrer il fallait tracer des « layons » (sentiers ouverts au coupe-coupe dans une direction déterminée à la boussole après examen d'une carte topographique détaillée).

Malheureusement nous ne disposions pas de ces cartes détaillées. Nous n'avions que des photographies aériennes de qualité assez médiocre à des échelles très variables ou des cartes portant des indications très vagues (telles que « zones à panthères », « réserve d'oiseaux »,.....) et des tracés de rivières souvent faux ou incomplets. Il fallait donc attendre que des spécialistes nous établissent des documents plus détaillés. Mais le travail devait commencer, d'une part parce que nous étions financés grâce à des fonds extérieurs (il fallait rendre des résultats dans des délais précis.....) et, d'autre part, nous étions en saison « sèche » donc avec un minimum de pluies (dans cette région il pleut 9 mois sur 12....). Aussi avons-nous décidé de commencer en travaillant sur des layons systématiquement distants de 1 km l'un de l'autre et orientés plein Sud.

Au retour d'une journée de layonnage, une équipe m'annonce qu'elle avait dû traverser une sorte de lac à la surface duquel se trouvait un tapis d'herbes. Ce dernier était suffisamment épais pour qu'on puisse marcher dessus pour atteindre l'autre rive au delà de laquelle continuait le layon. Cela laissait présager une avancée très ralentie et difficile car nous allions devoir effectuer cette traversée avec le matériel nécessaire pour installer un campement provisoire sur l'autre rive et y séjourner environ trois jours.

Une semaine plus tard, ayant achevé les observations sur les layons précédents, nous avons préparé le matériel nécessaire pour cette petite expédition de quatre jours hors du campement de base. Ont été prévus deux tentes de 8 personnes, des lits de camp métalliques en aluminium, le matériel de prospection, de la nourriture et de quoi la préparer, enfin les inévitables fusils « Manufrance » (pas de réclame...!!).

Le camion Renault nous amène vers 7 heures 30 au seuil du layon. Les charges sont réparties entre les 10 personnes de l'équipe. Les porteurs partent les premiers et je suis avec les deux personnes qui m'aident, depuis le début de cette prospection, pour le transport des échantillons et du petit matériel (dont la boîte à pharmacie, indispensable accessoire de toute sortie sur le terrain).

Après 200 mètres en zone plane en forêt très claire, nous attaquons le flanc de la première colline au sommet de laquelle se situe la première fosse à examiner. Le soleil commence à darder ses rayons à travers cette forêt primaire dégradée ; la forte humidité permanente entraîne la formation de grosses gouttes de sueur et la chemise de toile forme littéralement une seconde peau totalement imbibée d'eau.

La descente s'annonce assez difficile au milieu des racines des arbres et de lianes. Mais nous savons, par l'équipe de layonneurs, qu'il y a encore deux autres collines à gravir. Nous ne pouvons y échapper car trois fosses à observer se trouvent réparties sur les flancs de ces dernières. Après trois heures de marche difficile, en sus du temps consacré à l'observation, une pose s'impose. Et je m'aperçois alors avec stupéfaction que mes deux fidèles acolytes... ont

oublié une chose essentielle : la gourde d'eau. Heureusement j'ai affaire à des gens pleins de ressources. Ils ont vite fait de repérer, pendant le long des branches des arbres hauts de plus de 50 mètres qui nous entourent, des lianes dont la sève peut être absorbée sans danger. Et c'est ainsi qu'avec 4 mètres de liane nous récupérons environ 1 litre de liquide. Cela nous permet de tenir jusqu'au soir où nous devons retrouver le campement de base.

A peine avons-nous atteint le bas de la dernière colline que se profile à l'horizon une étendue très dégagée que nous avons ensuite dénommée la « prairie flottante ». Nous avons parcouru lentement les 800 mètres qui nous séparaient de la zone inondée afin de récupérer un peu de forces. Étant donné qu'aucune observation ne devait être faite, nous aurions pu la contourner. Mais l'équipe de layonneurs nous a déjà annoncé que cela représente plus de 4 km de layons à faire, c'est à dire une journée et demi de travail. Nous avons donc décidé de faire cette traversée.

Chacun répartit ses bagages sur la tête ou dans des sacs à dos pour éviter de mouiller le matériel et la nourriture. Mais tout le monde garde vêtements et chaussures car nous ne savons pas du tout sur quoi nous serons amenés à marcher. Et nous commençons à avancer sur une masse herbeuse qui s'enfonçe à chaque pas et qui nous force à des mouvements parfois acrobatiques pour garder notre équilibre.

Au fur et à mesure que nous progressons, alors que la profondeur de cette étendue d'eau doit augmenter vers le centre, nous nous enfonçons de plus en plus et le niveau d'eau, après avoir dépassé la ceinture, arrive tout près du cou au milieu de ce pseudo-lac. La traversée qui représente environ 900 mètres (mesurée au topofil) nous demande près de 2 heures. Mais tout le matériel se retrouve en bon état sur l'autre rive.

Il nous reste 3 km à faire pour atteindre le camp de base. Je sais que je peux tranquillement reprendre l'observation de 2 des 4 fosses restantes avant d'arriver au camp, situé à 3 km de là, et qui est installé à mon arrivée. Cette certitude, qui s'est trouvée confirmée 4 heures plus tard, est le réconfort nécessaire pour achever cette journée assez « chargée ».

Je précise qu'au retour, si nous avons eu à retraverser la prairie flottante, nous avons pu éviter l'ascension des trois collines grâce à une piste de chasse que les layonneurs avaient repérée au moment du travail de préparation.

Où il est question d'un gorille un peu trop curieux

Après une bonne nuit réparatrice, nous répartissons les tâches de layonnage et creusement de fosses aux huit ouvriers (tous porteurs la veille) selon deux directions à partir du campement. Quant à moi, je termine les deux fosses restantes de la veille avant de réaliser le travail sur l'un des deux nouveaux layons de la journée.

Journée apparemment sans histoire. Mais c'est en arrivant au campement que j'apprends l'existence d'un voisin assez curieux qui aurait pu nous causer quelques ennuis. Nous avons pénétré très probablement dans son domaine et il veut nous le faire savoir. Ce personnage, nous l'avons surnommé « le gorille pédologue ».

Une des équipes, après avoir réalisé une trace d'environ un km de layon, a laissé un des ouvriers pour réaliser le creusement d'une fosse. Les autres continuent leur avance ainsi que l'installation et le creusement des autres trous de pédologue.

Vers la fin de l'après-midi le premier ouvrier entend du bruit sur le layon. Il sort la tête de son trou et aperçoit deux ou trois formes humaines à une cinquantaine de mètres de là. Il appelle pour savoir si c'est les membres de son équipe. Recevant une réponse positive, il leur demande comment ils ont pu faire pour terminer si vite leur tâche. Ils expliquent qu'à environ 500 mètres de là, la roche est proche de la surface et que la profondeur atteinte ne dépasse pas 50 cm. Ils lui demandent s'il a bientôt terminé. Il répond qu'il en a encore pour une heure et qu'il rentre tranquillement au camp. Il reprend donc tranquillement son travail

Au bout d'un quart d'heure environ, il entend de nouveau du bruit sur le layon. Il ne s'inquiète pas, pensant qu'un de ses collègues a fait un arrêt forcé dans la brousse et qu'il rejoint le groupe de tête. En effet il n'a pas compté les silhouettes et ne peut se douter qu'en fait TOUS les ouvriers sont déjà passés. Cependant il demande quel est le retardataire. Après trois ou quatre appels restés sans réponse, il se relève (la profondeur de la fosse atteint alors près de deux mètres), se hisse au bord de la fosse pour regarder aux environs... et aperçoit, à moins de 20 mètres, planté sur ses pattes arrières, un beau et gros gorille. Peut-être que la peur du moment lui fait surestimer la hauteur et le poids de l'animal qu'il nous annonce comme étant « oh ! oui patron, bien plus grand que toi - en étendant son bras au dessus de ma tête - et gros trois fois comme toi » (cela aurait fait un gorille de 2,50 m de haut et de 240 kg). De toutes les façons, cet ouvrier a eu la « trouille » de sa vie.

Il reste, nous dit-il, sans bouger « au moins une minute » (10 à 20 secondes seraient plus vraisemblables) puis il prend sa pelle et sa pioche et commence fébrilement à les frapper l'une contre l'autre sans pouvoir proférer un seul cri. Le gorille reste, « au moins 10 minutes à le regarder » (1 ou 2 minutes ; ce qui, en tout cas, a dû être très long...), puis il part à travers la forêt.

Lorsqu'il a la certitude de la disparition de cet encombrant voisin, il rentre très rapidement au campement et narre son histoire, encore tout excité et tremblant de peur. Il lui faut une bonne nuit pour récupérer... mais il doit encore raconter son aventure dans son village de Fort-Soufflay, là haut dans la SANGHA, à 1000 km de Brazzaville.

Pour la petite histoire, nous avons retrouvé le lendemain des traces du passage de notre apprenti pédologue à moins de 100 mètres du camp. Certains membres de l'équipe racontent même qu'ils l'ont entendu se frapper la poitrine au cours de la nuit. Ce que je peux dire, c'est que chacun veilla fort tard ce soir-là et que peut-être même un tour de garde fut instauré... Deux précautions valent mieux qu'une.

Quelques allumettes et un campement de chasse pygmée

Cette troisième scénette, je ne l'ai pas vécue. Elle me fût rapportée à la fois par Marc Cheval (qui en vécut une partie) et par mes collègues et amis de notre équipe de base G. Dupré, B. Guillot et R. Jamet. Je sais que chacun d'eux aurait pu écrire la partie qui le concernait et je me serais contenté de les insérer dans cette chronique de la Sangha. J'ai préféré en faire une synthèse à partir des notes - certainement très incomplètes - que j'ai retrouvées dans mes carnets personnels, des lettres écrites à ma famille et à mes amis et des détails que m'en fournirent les intéressés. J'espère que les différents protagonistes ne m'en voudront pas si certains détails sont omis ou si j'ai un peu enjolivé les faits.

Marc Cheval était venu nous aider durant plusieurs semaines à partir de la République Centrafricaine toute proche (oh ! quelque 1000 km ; une « paille » en Afrique...) où il avait été affecté comme pédologue.

Un samedi de cette année 1972. Il est 7 heures environ et voilà notre collègue Marc qui s'enfonce dans la forêt sur un layon préparé quelques jours auparavant (que de centaines de km n'avons-nous pas fait sur ces « maudits » layons...!!!!).

Il est avec deux ouvriers, villageois de la région qui vont l'aider à porter le matériel, les échantillons et l'indispensable trousse à pharmacie qui va devenir une des pièces maîtresses de cette histoire. Un pisteur pygmée qui était avec l'équipe la veille n'a pu venir.

Il commence le relevé topographique et les observations classiques et habituelles de l'environnement et des caractéristiques des différents sols rencontrés. Le travail avance bien mais les heures s'écoulent et le layon est long, très long avec beaucoup de fosses à regarder. Marc veut terminer toutes les observations. Le jour commence à baisser. Il a enfin terminé. Vite on rebrousse chemin après avoir ramassé les échantillons de sols que l'on met dans les sacs à dos prévus à cet effet.

La lumière se fait rare. Quelle que soit la saison, la nuit tombe à peu près à la même heure et surtout l'obscurité arrive vite (en moins d'une demi-heure, on passe à la nuit noire). L'équipe se hâte d'abord sur le tracé du layon bien visible à travers le sous-bois assez clair. Mais les trois marcheurs se rendent compte qu'ils ne pourront jamais regagner la route (et donc leur véhicule) avant la nuit totale. Aussi les deux ouvriers proposent, pour gagner du temps, de suivre la piste de chasse que le pisteur pygmée avait empruntée la veille et qui lui avait permis d'arriver avant eux à la route.

Bientôt il fait noir mais l'équipe avance toujours, chacun suivant de près celui qui est devant lui. Soudain l'homme de tête s'arrête. Il ne sait plus très bien où aller car il croit apercevoir une bifurcation devant lui. Chacun donne son avis ; l'un pense que c'est tout droit ; un autre affirme être sûr que c'est sur la droite. Finalement on choisit cette dernière option. Et l'équipe marche une demi-heure, une heure. Il est près de 20 heures et la route, qu'on aurait dû atteindre depuis près d'une demi-heure (en se référant aux temps de parcours du matin), n'est toujours pas en vue. Encore une demi-heure et on décide de faire demi-tour car il y a eu certainement une erreur de direction.

Il n'est pas question de prendre une nouvelle piste à cette heure avec pour risque de tourner en rond et de se perdre définitivement. Un campement de chasse de pygmées a été repéré tout à l'heure. Il faut absolument le retrouver, au moins pour être un peu à l'abri. Une bonne heure de marche et, enfin, voilà les trois petites paillotes aux toits un peu abîmés mais qui apparaissent comme un havre de paix, un refuge sûr, presque un hôtel « deux étoiles ».

Il faut faire du feu pour se protéger contre les rôdeurs, essentiellement panthères et gorilles. Chacun cherche dans ses poches. On ne trouve qu'une boîte presque vide qui contient QUATRE allumettes. Il faut prendre son temps. On rassemble des brindilles ; Marc déchire une ou deux pages de cahiers de notes vierges. Et c'est le premier essai. Loupé ! L'allumette, à

peine enflammée, s'éteint. Deuxième essai. Même résultat. On tente une troisième fois d'enflammer papier et feuilles mortes. C'est un nouvel échec. Et c'est alors que la boîte à pharmacie entre dans l'histoire.

Marc vide les 3/4 d'un flacon d'alcool à 90 degrés sur le papier, quelques petites brindilles et les feuilles mortes. Il craque l'allumette et, ô miracle, le tout s'enflamme. On souffle légèrement pour attiser le feu et on ajoute avec précaution d'autres brindilles qui bientôt pourront être des branchettes puis des branches et enfin de grosses branches.

Pendant ce temps-là, au campement de base, ses collègues Rémi Jamet, Bernard Guillot et Georges Dupré (qui est venu de Souanke, distant de 120 km, pour se changer les idées et passer le dimanche au camp) commencent à être franchement inquiets. On le serait à moins... Il est 19 heures 30 et il fait nuit. Marc devrait être de retour depuis au moins une heure. Aussi prennent-ils une autre Land-Rover et se rendent-ils à l'endroit où il aurait dû laisser la voiture. Ils trouvent en effet le véhicule mais il est vide... Où est donc Marc ? Ils attendent environ une demi-heure puis décident de rentrer. En tout état de cause, ils ne peuvent rien faire de bon avec seulement des lampes torches et sans connaître exactement quel chemin prendre.

Ils demandent alors aux villageois s'il est possible de faire battre les tambours pour essayer d'indiquer aux trois marcheurs - très certainement égarés - l'endroit de sortie du layon. C'est ainsi que, pendant une demi-heure, la forêt va résonner des rythmes de 4 grands tambours. Mais cela ne donne rien. Les égarés doivent être trop loin pour que les sons puissent les guider.

Avant d'aller se coucher pour être à même de se lever de bonne heure le lendemain, ils se renseignent auprès des ouvriers - layonneurs et apprennent qu'il y a trois sorties possibles selon que l'on emprunte le tracé du layon ou les pistes de chasses pygmées.

Ils rentrent donc et préparent du matériel pour le lendemain. Chacune des trois équipes aura un fusil et une dizaine de cartouches, une boîte à pharmacie bien équipée, du café chaud et quelques nourritures caloriques.

Ils mettent au point un plan simple. Quand une équipe aura retrouvé les trois égarés, on tirera trois coups de fusil à une minute d'intervalle. Puis chacun va se coucher, prêt à se lever à 5 heures le lendemain matin.

Pendant ce temps, Marc et ses compagnons d'infortune doivent entretenir le feu car il est vital non seulement d'avoir chaud, mais aussi d'y voir dans cette nuit noire et d'éviter l'approche des gorilles ou des panthères. Comme les deux ouvriers voient Marc s'occuper si bien de cette tâche, ils mangent quelques morceaux de pain de manioc restants, croquent une noix de cola pour se couper la faim et tranquillement vont s'étendre dans les huttes pour se reposer. Bientôt chacun dort à poings fermés, sauf Marc qui assure l'entretien du feu.

Dès l'aube, Marc et ses deux compagnons ramassent leurs affaires. Il faut absolument retrouver soit une piste de chasse bien tracée, soit le layon. La boussole et la carte sommaire que chacun possède vont les aider dans cette tâche.

Au même moment trois land-rover démarrent du campement de base avec 12 personnes, 4 par équipe. Arrivées devant les trois sorties possibles, chacune s'engage sur la piste.

Marc et ses deux aides ont retrouvé la bonne piste. Dix minutes plus tard ils rencontrent une des trois équipes. C'est un ouf! de soulagement général. Les trois coups de feu retentissent comme prévu. Les deux équipes « bredouilles » regagnent la route et attendent la sortie du groupe. Marc et ses compagnons se restaurent et se réchauffent un peu. Puis les trois véhicules regagnent le campement. La suite est facile à deviner... un bon repos pour chacun.

Marc a cherché à comprendre comment il avait pu marcher aussi longtemps sur la mauvaise piste sans trouver la route. C'était très simple : elle prenait une direction parallèle à la route à un km et demi environ de cette dernière et cela sur des km... Elle ne bifurquait vers la route que bien plus loin... Encore fallait-il le savoir !!

Une conclusion à laquelle Marc et l'ensemble de l'équipe sont arrivés est qu'il ne s'agit pas de « plaisanter » avec la « grande » forêt. Elle se laisse explorer mais à certaines conditions. L'une d'entre elles est, pourrait-on dire, « d'en faire partie » comme c'est le cas des pygmées. Ces derniers connaissent parfaitement tous les signes qui leur permettront de retrouver leur chemin et que les autres ne savent pas reconnaître (les autres ethnies de cette région s'aventurent dans la forêt essentiellement pour installer des champs de cultures pas trop éloignés de la route) ni même voir (notamment nous orstomiens, qui ne sommes en contact avec ce domaine forestier que quelques mois, voire — pour les botanistes par exemple — quelques années, de notre vie). Même les pygmées connaissent « leurs limites » ; il m'est arrivé de voir deux pygmées « se passer le témoin » au cours d'une marche en forêt car le premier était arrivé à la limite de « sa » zone.

Notre ami Marc s'est remis de ses émotions et a de nouveau travaillé avec nous au cours d'une autre mission. Mais la Sangha lui réservait d'autres surprises... Cela est une autre histoire que je vous raconterai peut-être une autre fois...

Saint PRIX, Décembre 1993